

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Dieu, c'est quoi?

Michel Leclerc, *Le livre de l'échoppe*, Montréal, le Noroît, 2004, 150 p.

Patrick Coppens, *Ciel convertible*, Montréal, Éditions 42^e Parallèle, coll. « Distance », 2004, 116 p.

Pierre Labrie, *À minuit. Changez la date*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 94 p.

Jacques Paquin

Number 117, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37031ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2005). Review of [Dieu, c'est quoi? / Michel Leclerc, *Le livre de l'échoppe*, Montréal, le Noroît, 2004, 150 p. / Patrick Coppens, *Ciel convertible*, Montréal, Éditions 42^e Parallèle, coll. « Distance », 2004, 116 p. / Pierre Labrie, *À minuit. Changez la date*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 94 p.] *Lettres québécoises*, (117), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Dieu, c'est quoi ?

En vérité, disons-le nous : Dieu n'est pas mort, quoi qu'on en dise (et même si l'on en rit).

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

C IORAN A ÉCRIT UNE PHRASE QUE MÉDITENT SANS DOUTE encore à leur insu les poètes de cette chronique : « Dieu : une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt » (*De l'inconvénient d'être né*). On aurait tort en effet de croire que l'image de Dieu est disparue à jamais avec, disons, la fin du duplessisme ou avec les années soixante, qu'il n'est qu'un héritage subi par la génération lyrique des baby-boomers. Cette attention à la présence d'un dieu ne doit pas être confondue, cela va de soi, avec les bondieuseries. Des poètes en ont fait, occasionnellement ou régulièrement, l'enjeu de leur langage, (le Verbe..., n'est-ce pas ?) : Saint-Denys Garneau, Rina Lasnier, Fernand Ouellette, Jocelyne Felx, Pierre Ouellet ou Jacques Gauthier.

SUPPLIQUE POUR UN POÈME

Michel Leclerc, lorsque l'on regarde sa feuille de route, compte parmi les auteurs pour qui l'écriture poétique alterne avec une prose réflexive. Au cours des dernières années, les écrits savants (des écrits politiques !) prennent le relais des écrits poétiques et vice versa. Le choix de qualifier de « livre » son recueil répond sans doute à une exigence de totalisation, vers laquelle convergent l'écriture et la pensée de l'écrire. *Écrire ou la disparition* (1982), un recueil fort remarqué du poète, mettait en valeur les deux avenues complémentaires de cette démarche. Ce recueil-ci, qui constitue le dernier volet d'une trilogie (après *Comme venu des lointains*, 2002, et *Si nos âmes agonisent*, 2003), donne à voir un assemblage de parties fort inégales. La section qui ouvre le recueil ne compte que trente poèmes, alors qu'on en dénombre quarante dans la deuxième. Quant à la dernière partie, qui donne son titre au recueil, elle est coiffée d'un seul poème, également d'une quarantaine de pages. « Ce sont des questions purement comptables ! » me direz-vous. Pourtant, je ne peux m'empêcher de voir, dans cette disproportion, les tensions mêmes du poète, partagé entre les poèmes brefs et ceux aux longs développements, entre la volonté de créer un monde à même des parcelles (une section s'intitule « Esquisse d'un éclat », une autre, « Frôler l'instant ») et l'ambition de créer, à l'instar de Mallarmé, le Livre. Mais ce livre, nous suggère le titre, reste lui-même assujéti à une forme de modestie, l'échoppe désignant aussi bien la baraque que l'outil, le burin de l'artisan. Les poèmes de Leclerc sont à cet effet de véritables objets d'orfèvrerie, il y a une beauté sombre qui se dégage de chacun des vers de ce recueil. Nous lisons une poésie grave où le travail de la matière épelle une interrogation sur l'âme : « Comment saisir l'âme si la pierre jamais n'a mûri ? » (p. 43) Nous ne sommes pas loin d'une mystique,



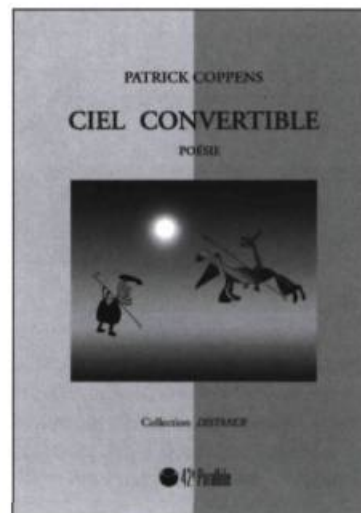
tourmentée, percluse d'épines et de férociétés. Qui fait songer parfois au biblique Livre de Job :

*vois notre menton dans la boue
putréfié de honte et puis tout autour
sur la peau des ombres
la lèvre fracturée du néant
resoupire poème
l'extrême semence à nouveau respire
et se tait dans le lointain
où se disperse notre désolation
si doucement (p. 110)*

Si le recueil cède au cliché, en de rares occasions je me hâte de le préciser, (« j'écris pour me taire », p. 124), s'il semble évoquer des figures maintenant bien circonscrites de la modernité (Mallarmé, Blanchot), on ne peut rester insensible devant la force d'une écriture qui cherche « à attiser la lampe dérisoire » (p. 139). Michel Leclerc est une valeur sûre en poésie.

SI J'ÉTAIS DIEU JE N'EN FERAIS PAS UN MONDE

Je crois bien que c'est la première fois que je tiens entre les mains un recueil aux pages glacées (quel privilège !) de la maison d'édition 42° Parallèle, fondée par Jean Poitras soit dit en passant, dans la collection « Distance ». Serait-ce le recueil éponyme de Patrick Coppens, publié en 1986 au Noroît, qui est à l'origine de cet intitulé ? On peut le croire, puisque c'est le même poète qui en assure la direction. En tout cas, c'est à Antonin Artaud, poète maudit du surréalisme et créateur du théâtre de la cruauté — qu'on a emprunté le mot : « J'ai pour me guérir du jugement des autres toute la distance qui me sépare de moi. »



Patrick Coppens ne manque ni de verve ni d'originalité. Après avoir publié aux Éditions de la revue d'Art Le Sabord, avec des dessins de sa plume, il renoue avec un recueil illustré dans lequel on découvre le tempérament prime-sautier et l'imagination foisonnante de l'auteur qui se désigne lui-même comme « Poète dessinateur / mon crayon mon corps / je ne veux pas savoir / où ils iront / sans moi » (p. 57). L'intitulé, *Ciel convertible*, qui est pour le moins intrigant, annonce un programme double : d'un côté, le souci de l'ange et de sa trajectoire, avec cette suave expression « le corps goûte à l'âme » (p. 73) ; de l'autre,

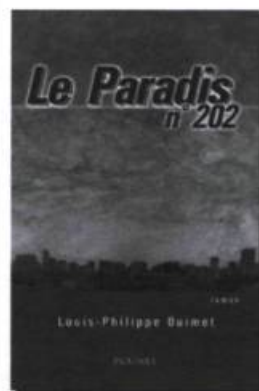
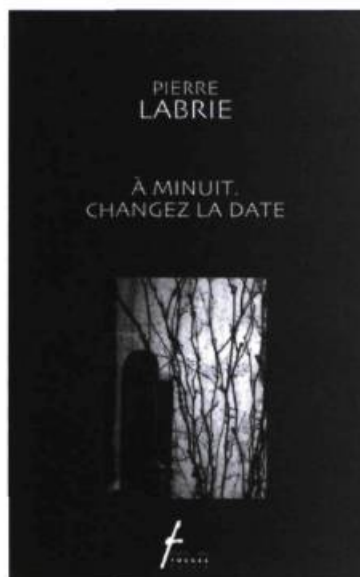
la parole goguenarde, le trait vif et incisif du poète qui se joue du langage lui-même avec une grande érudition. Et voici le procédé du « convertible » :

*La nature est pleine de ratures
l'horizon manque de distractions
dieu le père remonte en voiture
il emporte ma partition
- La musique est une valeur sûre
pour me rejoindre prenez l'avion (p. 84)*

On comprend mieux pourquoi le recueil est dédié à la mémoire du poète français Max Jacob, lui qui, après une vie de bohème en compagnie de Picasso entre autres, s'est subitement converti au catholicisme. Longs ou courts, les poèmes de Coppens pratiquent un art de la saillie, une esthétique du ricochet pour reprendre une partie de l'intitulé d'un recueil antérieur (*Tombeaux et ricochets*, 1997). Longs ou brefs, tous les poèmes sont composés en grande majorité de petits agglomérats de mots, qui donnent l'impression d'être réunis par manière de fantaisie ou de caprice. Il est d'ailleurs parfois difficile de suivre la trajectoire du recueil. Le poète décoche en riant ses flèches au ciel et bien malin le lecteur qui saura retrouver le centre de la cible. Mais notre égarement est récompensé par le plaisir de débusquer, sous les propos railleurs, du malheur passé à la moulinette.

L'ADIEU À DIEU

Pierre Labrie, quant à lui, semble répondre à Coppens lorsqu'il clôt son recueil en tournant résolument le dos au ciel : « j'ai décidé de ne pas croire en dieu » (p. 90). On sera peut-être surpris de voir un poète dans la trentaine associer l'écriture à la prière : « j'écris ce qui dessèche / prière issue d'un silence et d'un geste / et l'amer portrait de dieu en fuite » (p. 74). La majorité des sections du recueil partagent une décision ferme de mettre fin à quelque chose, soit en s'en détournant, soit en niant un état de fait, (« l'état des choses » constitue une série dans l'ensemble). L'avant et le revers des anecdotes et des apparences est sans doute la ligne la plus récurrente de sa démarche, indexée dans l'intitulé, *À minuit. Changez la date*. Le choix de l'en dessous, « [...] comme une image de l'amour inversée » (p. 40), ou encore « le crépuscule nourrit le revers de nos gestes [...] » (p. 58) traduit assez bien l'esprit du recueil engagé dans une tentative de renversement du cours des événements. Malgré un réseau d'images assez bien développé en fonction de la thématique, on trouve de nombreuses formulations bâclées ou des métaphores plutôt aberrantes, du genre « les jumeaux de ta conscience s'épuisent » ou, à la même page « les couvertures ne sont qu'une mère évanouie » (p. 40). Ailleurs, c'est la syntaxe qui fait grincer : « parce qu'il n'y a pas qu'un seul chemin à suivre » (p. 12) ou « il n'y a que cela qui fonctionne encore ». Bon, restons-en là et soyons juste. Ces exemples de maladresses sont regroupés dans le premier tiers du recueil. De manière plus générale, et malgré la mise en forme d'un imaginaire personnel, j'ai trouvé qu'il y avait un flottement, une certaine gratuité aussi, en un mot un manque de profondeur. Oui, j'aurais aimé mieux éprouver (aussi bien : être éprouvé par) cette rupture annoncée avec les rêves : la matière y est riche, mais le cœur (du poète j'entends) n'y était pas, m'a-t-il semblé.



ISBN 2-89611-008-9
96 pages, 14,95 \$

Le Paradis n° 202

Un appartement minuscule avec vue sur un stationnement. Un paradis perdu dans les Plaines. Une jeune femme part à sa conquête. Par nécessité. Par besoin.

Isabelle aime un espace bleu, une ville en sol manitobain. Winnipeg l'accueille avec son froid mais surtout avec la chaleur de ses résidents. Parfait pour se refaire une vie.

un roman de
Louis-Philippe Ouimet

Le procès du siècle : la lutte aux bandes de motards. Le juge d'instruction est appréhendé en état d'ébriété par une jeune recrue. Entre un verre de trop et les meurtres gratuits, que peuvent faire les avocats pour que la justice suive son cours? Qui sera condamné, qui retrouvera la liberté?

Une pièce de Glenn Joyal, Juge à la Cour provinciale du Manitoba.

ISBN 2-89611-005-4
102 pages, 12,95 \$



Les Écrits de l'Ouest

Sauvage-Sauvageon

PRIX CHAMPLAIN 1985
Marguerite A.-Primeau
roman, 224 pages, 14,95 \$

Pièces en un acte

André Castelein de la Lande
théâtre, 152 pages, 12,95 \$

La Métisse

Jean Féron
roman, 288 pages, 14,95 \$



disponibles en librairie

www.plaines.mb.ca